NOEL DANS LA MANSARDE

FAUVRES PETITS !

avait du sang salé dans les veines !

Aussi, dès le lendemain du fatal accident, la veuve engagea-t-elle la lutte contre sa rivale. Attentive, sans cesse en éveil, elle élevait chaque jour un obstacle entre l'avenir et la tradition du passé.

Ah !... elle avait assez souffert, dame ! La mer lui avait pris son homme !... elle ne lui arracherait pas son p'tit ! !

Bien des fois la pensée de fuir la côte lui vint. Oui, quitter Larmor, s'éloigner pour vivre dans l'intérieur des terres..., dans un pays de montagnes,... avec de l'eau seulement dans les puits !... Mais sa pension était insuffisante, il aurait fallu dire adieu à Barbiche, à l'abbé Kerlamy, vendre et abandonner sa chère maison où tout lui rappelait son bon Pierre ;... Marie-Rose ne bougea pas du pays, retenue par une force invincible, enchaînée par la main du destin.

. . . . . .

Aidée de Barbiche, elle condamna les persiennes de la chambre qui donnait sur la mer. "On la voyait bien trop cette méchante eau-là !"

C'était sa chambre nuptiale ;... elle la transforma en une sorte d'oratoire : les meubles restèrent garnis, le lit drapé et prêt,... rideaux ouverts,... comme "s'il" allait revenir de son interminable voyage !... Elle rangea ses habits, les objets qu'il préférait... sur sa table... là où il avait coutume de les trouver ;... avec les gros sabots islandais, dernier cadeau de Le Guern à son petit Noël. Parfois, elle dressait proprement deux couverts... et préparait la soupe aux poissons, le homard au kari, si gaiement partagés jadis ! Puis, dans "son" grand verre à fleurs, elle versait du cidre frais.... pour ne pas *le* faire attendre... Pieux mensonges en actions qu'elle faisait à son âme ulcérée.

Tous les matins, aux premiers tintements de l'Angelus, Marie Rose entrait recueillie dans cette chambre, l'aérait comme si elle fût habitée, la balayait, l'époussetait, et, quand tout était rangé, luisant, elle allait prendre son fils par la main. Alors, elle conduisait l'enfant au pied du lit et s'agenouillait, sans un mot : leurs deux cœurs dévoués s'élevaient ensemble vers une ombre chérie !

. . . . . .

Un jour que mère Le Guern trottinait dans sa cuisine, elle entendit un craquement imperceptible. On marchait au-dessus d'elle... dans la chambre close !

Elle retira ses souliers, et doucement, comme une chatte, monta l'escalier. Evidemment il y avait quelqu'un !... Par la porte entre-bâillée, elle jeta un coup d'œil furtif, inquiet, et recula médusée : Noël était là, devant la glace, coiffé de la casquette à ancre de son père, vêtu de la veste galonnée à laquelle pendait attachée la médaille militaire ; tenant dans ses mains avec admiration les gros sabots islandais !...

Le cœur de la veuve battit à se rompre. Malgré ses efforts incessants, l'implacable Océan réclamait donc ses droits !

Elle s'appuya un instant contre le mur, attendant que la palpitation cessât, et, dolente, oppressée, elle descendit comme elle était venue, sans bruit...

Quand, à déjeuner, l'enfant lui demanda : "Mère ! comme t'es pâle ?..." elle se contenta de répondre en le serrant dans ses bras, pour pouvoir mieux cacher son visage et sa douleur !

IV

LE RAFIAU DE BARBICHE

Naturellement, Barbiche avait un canot, petite embarcation construite avec soin, bonne à la rame, excellente à la voile ; sept pieds de longueur environ, bateau léger mais très "porteur". Il l'appelait son compagnon journalier, son gagne-pain, sa frégate, son "Ami-intime". Aussi qu'elle surveillance attentive, quelles précautions fraternelles ! Certes, après Noël, mère Le Guern et l'abbé, c'était bien son "rafiau" que Barbiche aimait le mieux au monde !

Contrairement aux ordres réitérés, formels, de la veuve, P'tit-maître venait souvent voir appareiller Barbiche. Il l'aidait à nettoyer le bateau quand on le mettait en peinture, le poussait à la mer, apportait le mât, la misaine, le gouvernail, le crapaud... et, peu à peu, se familiarisait avec cet attirail marin.

—Ah ! mille canons !.... dis donc, P'tit maître,... si la mère te voyait ! "groumait" Barbiche ;... et il profitait de l'occasion pour donner à l'enfant une leçon de godille ou de matelotage : Noël, au bout de quelques séances, aussi clandestines que possible, faisait un nœud d'agui les yeux fermés.

Une fois, on ne sait comment, il resta dans le canot : la voile fut hissée, le vent venait de terre, on déborda ;... et, quand Barbiche eut terminé ses reproches, ses objurgations, on cinglait déjà loin... à deux milles au large.

—P'tit-maître, tu vas m' faire "amurer !"... P'tit-maître, mère Le Guern paraissait rudement mal bordée à c' matin !... elle m'en voudra-t-à mort !.. Et l'embarcation filait toujours, clapotant sur une nappe diamantée.

Pendant ce temps-là, Marie-Rose cherchait son garçon : il n'était pas à la maison,... il n'était plus chez l'abbé,... elle glapit de colère et courut à la plage !

Le canot, ayant enfin viré de bord, revenait vers la cale, joliment appuyé par une petite brise d'Est. Noël paraissait radieux ; son regard expressif, ses narines dilatées, ses joues poudrées par le sel des embruns, sa crâne posture, ses mains cramponnées à l'écoute raidie... tout en lui exprimait la passion de la mer !... Si bien, si fortement, hélas ! que la